

1867.

pereur prisonnier ; ils y répugnèrent. Le général Velez, tout en refusant de servir l'Empire, avait cependant vécu à Mexico jusqu'au mois de février 1867, époque à laquelle il avait rejoint l'armée libérale ; le père du colonel Rincon Gallardo, le marquis de Guadalupe, avait accepté une charge à la cour de l'empereur Maximilien. Ces deux officiers respectèrent le prince qu'une trahison leur livrait. On ne toucha même pas à ses chevaux qui restèrent sellés.

Averti de l'entrée de l'ennemi, l'Empereur s'était levé. Il sortit peu après avec le général Castillo, le prince Salm-Salm ⁽¹⁾, un officier d'ordonnance, et son secrétaire ; devant la porte, il trouva un bataillon ennemi à la tête duquel était le colonel Rincon Gallardo. Celui-ci le reconnut ; mais cédant à un mouvement chevaleresque, il fit laisser le passage libre à l'Empereur et à ceux qui l'accompagnaient, disant : *Que pasen son paisanos !* (Laissez passer, ce sont des bourgeois). L'Empereur quitta le couvent de la Cruz, et se dirigea rapidement vers le Cerro de la Campana, où il fut rejoint par Mejia et Miramon ; ce dernier venait d'être blessé dans la rue.

Le général Mejia offrit à l'Empereur de gagner les montagnes, ce qui n'était pas encore tout à fait impossible. L'Empereur ayant refusé, le général Mejia ne voulut pas partir seul et l'abandonner dans un moment aussi solennel ; il resta près de lui. Surprises dans leurs quartiers, les troupes impériales n'avaient pu opposer aucune résistance ; l'Empereur fit arborer le pavillon parlementaire pour arrêter toute effusion de sang et rendit son épée à Escobedo.

(1) Le prince de Salm-Salm était officier prussien ; il avait servi dans la guerre de la Sécession américaine et s'était ensuite attaché à la fortune de l'empereur Maximilien. Il fut condamné à mort par une cour martiale, puis gracié. Il fut tué à la bataille du 18 août 1870.

1867.

Quinze généraux, vingt colonels, 357 officiers de tout grade furent faits prisonniers ⁽¹⁾ ; Mendez s'était caché, mais il fut découvert et immédiatement passé par les armes.

Le siège de Queretaro avait duré soixante-dix jours, pendant lesquels la garnison et les habitants firent preuve d'une grande énergie. La dernière situation des troupes assiégées présente un effectif de 5,637 hommes ; les forces de l'ennemi s'élevaient, assure-t-on, à plus de 40,000 hommes, et cependant la trahison seule lui livra la place.

L'Empereur se faisait d'étranges illusions sur les dispositions des libéraux à son égard. Il adressa même à Juarez la dépêche télégraphique suivante ⁽²⁾ :

Queretaro, 27 mai.

« Je désire m'entretenir avec vous sur des sujets graves et d'une grande importance pour le pays. Comme vous en êtes un ami passionné, j'espère que vous ne me refuserez pas une entrevue. Je suis prêt à me rendre près de vous malgré les fatigues de ma maladie. »

Cette dépêche ne reçut vraisemblablement aucune réponse.

Le gouvernement républicain décida que l'Empereur, les généraux Miramon et Mejia comparaitraient devant une cour martiale spéciale. Trois autres tribunaux furent formés pour juger les principaux officiers et fonctionnaires. Les officiers d'un rang inférieur furent condamnés à quatre, cinq ou six ans de prison ; on laissa en liberté, sous la surveillance de la police, les lieutenants ou sous-lieutenants d'origine mexicaine ; ceux d'origine étrangère furent incarcérés et soumis à d'odieux traitements. Dans les différentes villes

(1) Rapport du général Escobedo, 30 mai.

(2) D'après une traduction anglaise publiée dans les *Exec. docum.*, 1867-68.

où ils furent transportés, à Morelia, à San Luis, à Zacatecas, à Perote, ils subirent le sort le plus dur, mais partout aussi ils trouvèrent une généreuse assistance près des familles mexicaines et étrangères.

L'Empereur fut autorisé à faire venir de Mexico les ministres de Prusse, d'Autriche, et d'Italie; M. Forest, ancien consul de France à Mazatlan, représentant la légation française, et le ministre de Belgique les accompagnèrent. Les amis de l'Empereur avaient pensé que la présence de M. Dano serait plus nuisible qu'utile à ses intérêts; d'ailleurs, le laisser-passer que le ministre de France avait très-vivement sollicité par l'intermédiaire du consul des Etats-Unis, lui fut refusé par Porfirio Diaz (1). L'Empereur avait demandé l'assistance de deux avocats de Mexico, M. Mariano Riva Palacio, père du colonel républicain dont le nom a été fréquemment cité dans le récit des opérations militaires du Michoacan, et M. Rafael Martinez de la Torre. Ils s'adjoignirent MM. Ortega, avocat de Mexico, et Vasquez, avocat de Queretaro.

La cour martiale chargée de juger l'Empereur fut composée de sept membres: un lieutenant-colonel président, deux capitaines gradués commandants, et quatre capitaines. Elle se réunit le 13 juin. L'Empereur, étant malade, obtint de ne pas comparaître devant ce conseil de guerre dont il déclina naturellement la juridiction.

La défense fut présentée par MM. Ortega et Vasquez, tandis que MM. Riva Palacio et de la Torre se rendaient à San Luis pour implorer la clémence de Juarez.

Le 14 juin, malgré les efforts de leurs avocats, l'Empereur, les généraux Miramon et Mejia furent condamnés à

(1) Voir *Executive documents*, 1867-1868, correspondance entre M. Dano et M. Otterbourg.

mort par application de la loi du 25 janvier 1862, rendue au début de l'intervention (1). Les supplications de leurs défenseurs, celles des membres du corps diplomatique, en particulier du baron de Magnus, ministre de Prusse, celles des dames de San Luis qui, en vêtements de deuil, allèrent se jeter aux pieds de Juarez et de son ministre Lerdo de Tejada, furent impuissantes à obtenir la grâce des condamnés (2).

M. Lerdo de Tejada répondit aux défenseurs: « Le gouvernement a éprouvé un chagrin inexprimable en prenant une décision de laquelle il fait dépendre la paix pour l'avenir. La justice et la convenance publique l'exigeaient. Si le gouvernement commet une erreur, elle ne sera le résultat d'aucune pression; nous l'aurons commise avec une conscience tranquille. C'est là ce qui nous a dicté notre pénible refus à vos suppliques. »

Juarez leur dit, de son côté: « Vous avez dû souffrir cruellement de l'inflexibilité du gouvernement. On n'en peut comprendre aujourd'hui la nécessité, pas plus que la justice qui la dicte. Le temps se chargera de ce soin. La loi et la sentence sont en ce moment inexorables, parce qu'ainsi l'exige le salut public. »

(1) Les incidents du procès de l'empereur Maximilien, qui ne pouvaient entrer dans le cadre de ce récit, se trouvent dans les publications faites par le gouvernement mexicain et par MM. Riva Palacio et de la Torre. Ils sont très-exactement résumés dans l'ouvrage *l'Intervention française au Mexique*. — Amyot, 1868. — Les *Executive documents* de 1867-1868 contiennent également un grand nombre de renseignements intéressants.

(2) Au mois d'avril, le bruit de la capture de l'empereur Maximilien avait été répandu aux Etats-Unis. M. Seward fit immédiatement partir pour San Luis un agent spécial, M. Whyte, chargé d'insister auprès de Juarez pour que sa vie fût respectée. Les exécutions des prisonniers français de San Jacinto avaient déjà péniblement ému le cabinet américain, aussi recommandait-il vivement à Juarez de s'abstenir de vengeances qui devaient amoindrir la sympathie pour la cause républicaine. M. Lerdo de Tejada, dans une réponse écrite, contesta

La princesse de Salm-Salm fit l'impossible pour sauver l'Empereur. Ayant échoué auprès de Juarez, elle tenta d'acheter une partie de la garnison de Queretaro, pour favoriser l'évasion de l'empereur Maximilien et des autres prisonniers. Ces menées ayant été découvertes, Escobedo la fit partir immédiatement, ainsi que les ministres des puissances étrangères qu'il accusait d'y avoir prêté les mains.

La captivité de l'Empereur fut très-dure; il était gardé à vue dans une cellule du couvent de Las Capuchinas. Bien qu'il souffrit beaucoup de la dyssenterie, on ne lui témoignait aucun égard. On ne s'occupait même pas de sa nourriture; elle lui était envoyée par quelques familles de la ville, entre autres celle de M. Rubio, qui montra un grand et affectueux dévouement.

L'Empereur s'était adressé directement au président Juarez pour obtenir la grâce des généraux Mejia et Miramon. Au dernier moment, il lui écrivit de nouveau :

« Près de mourir pour avoir voulu tenter si, par de nouvelles institutions politiques, je pourrais mettre fin à la guerre civile san-

le droit de l'empereur Maximilien et de ses partisans d'être couverts par les lois de la guerre. Tout en ne faisant pas encore connaître la résolution, bien arrêtée déjà par le gouvernement de Juarez, de mettre Maximilien à mort, sa lettre ne laissait que trop prévoir cette détermination. — M. Seward à M. Campbell, 6 avril 1867. — M. Campbell à M. Seward, 15 mai.

Lorsque la prise de Queretaro fut connue à Washington, le cabinet américain, dont les gouvernements européens avaient réclamé les bons offices, renouvela ses instances auprès de Juarez par l'intermédiaire de M. Romero, agent mexicain à Washington. De plus, il envoya l'ordre formel à M. Campbell, désigné comme ministre des États-Unis près de la République mexicaine, de se rendre à son poste. M. Campbell était alors à la Nouvelle-Orléans; il alléguait des raisons de santé, des difficultés de voyage, on dut le relever de ses fonctions. Aucun représentant américain ne se trouva donc près de Juarez en ce moment solennel; il est douteux d'ailleurs que cette intervention eût été assez influente pour faire prévaloir les idées de clémence. — M. Seward à M. Campbell, 1^{er} juin, 15 juin. — *Executive documents, 1867-1868.*

glante qui raine depuis bien des années cet infortuné pays, je ferais avec bonheur le sacrifice de ma vie, si ce sacrifice pouvait contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie.

« Intimement convaincu que rien de solide ne peut se fonder sur un sol arrosé de sang et agité par des secousses violentes, je vous conjure de la façon la plus solennelle, et avec une sincérité que m'inspirent les derniers moments qui me restent à vivre, de ne pas faire couler d'autre sang que le mien. Je vous conjure aussi d'employer cette persévérance que j'ai su reconnaître et louer au milieu de la prospérité, et avec laquelle vous avez défendu une cause qui triomphe aujourd'hui, à la noble tâche de réconcilier les esprits, afin de pouvoir fonder d'une manière stable et durable la paix et la tranquillité dans ce malheureux pays. »

Le 19 juin, la sentence reçut son exécution. L'empereur Maximilien tomba noblement en demandant encore que son sang fût le dernier versé; Miramon et Mejia donnèrent, à ses côtés, le même exemple de courage et d'élévation d'âme ⁽¹⁾.

L'émotion fut profonde dans le monde entier.

Juarez épargna la vie des autres prisonniers de Queretaro, déférés aux conseils de guerre. En mourant le premier, l'Empereur sauva sans doute bien des victimes.

(1) Les détails de cette exécution furent émouvants. Arrivé sur le Cerro de la Campana, l'Empereur prononça quelques paroles d'une voix claire et ferme. Il rappela que son seul désir avait été le bonheur du peuple mexicain, et finit sa courte harangue par ces mots : « Je vais mourir pour une cause juste : celle de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Que mon sang termine les malheurs de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique ! »

Miramon prit ensuite la parole; Mejia resta silencieux.

L'Empereur reçut, dit-on, cinq balles dans le ventre et la poitrine. Il fut renversé, mais il respirait encore. Deux soldats tirèrent à bout portant; les deux coups ratèrent. On fit tirer un troisième soldat; la balle pénétra dans le côté droit et enflamma ses vêtements. Son domestique lui jeta un peu d'eau; enfin une dernière balle finit ses souffrances.

Quelques mois après, les restes de l'empereur Maximilien furent rendus à l'amiral Tegethoff et ramenés en Autriche.

1867.
Capitulation
de Mexico
(21 juin).

Après la prise de Queretaro, l'armée de siège de Mexico avait reçu des renforts considérables ; la position de Marquez devint de plus en plus difficile. Pendant longtemps, il réussit à intercepter les nouvelles de l'extérieur ; toutefois, il n'osa pas s'opposer au départ des avocats et des représentants diplomatiques demandés par l'Empereur, mais il n'en laissa pas connaître la véritable raison. Le 15 juin, il fit publier que le général Ramirez Arellano, arrivant de Queretaro, annonçait que l'Empereur avait fait lever le siège et s'avancait au secours de la capitale.

En signe de réjouissance, on sonna les cloches et les musiques des régiments parcoururent la ville.

Le général Ramirez Arellano, échappé de Queretaro, était en effet à Mexico depuis quelques jours, mais Marquez l'avait fait emprisonner, mettre au secret, et lui avait rendu la liberté seulement à la condition qu'il se prêterait au rôle qui lui serait imposé. Marquez se proposait sans doute de donner le change à la population, afin de se ménager plus facilement les moyens de disparaître. C'est ce qu'il fit en effet le 19 juin, laissant tout le poids de cette situation extrême au général Tavera.

Ce même jour, arriva une dépêche de M. Lago, agissant comme ministre d'Autriche, et intimant l'ordre formel au commandant des corps autrichiens de s'abstenir de toute hostilité. Ces troupes se réunirent alors au palais, et hissèrent le drapeau parlementaire. Un corps français formé de déserteurs, d'isolés, de retardataires, déclara aussi se retirer de la lutte.

La capitulation fut signée dans la nuit du 20 au 21 juin. Le lendemain, les troupes libérales commandées par Porfirio Diaz occupèrent la ville.

Tous ceux qui avaient rempli quelque fonction sous

1867.

le gouvernement impérial durent se présenter à la préfecture. Plusieurs personnages préférèrent se cacher, le général Vidaurri entre autres, mais il fut découvert le 8 juillet et immédiatement fusillé ; le général O'Horan, ayant été déféré à un conseil de guerre, subit le même sort. Marquez ne fut pas découvert ; il se sauva et put quitter le Mexique.

La place de Vera-Cruz, où commandaient le général Tafoada et le général Herran (gendre du général Almonte), résista encore quelque temps ; enfin, le 28 juin, elle fut occupée, après convention, par les troupes républicaines d'Alejandro Garcia et de Benavides. Les autorités et toutes les personnes compromises s'étaient embarquées la veille sur des navires étrangers.

Capitulation
de Vera-Cruz
(28 juin).

Santa-Anna s'était présenté devant Vera-Cruz, le 3 juin, et l'on disait que, d'accord avec Marquez, il voulait relever le drapeau conservateur ; les autorités refusèrent de le recevoir ; comme il continuait ses intrigues, les capitaines des stationnaires anglais et américain le firent arrêter et le forcèrent à s'éloigner. Il se rendit alors au Yucatan, dans l'espoir d'y trouver des partisans, mais il y fut également arrêté et emprisonné par les autorités républicaines.

Le 15 juillet, Juarez rétablit à Mexico le siège de son gouvernement ; tout le pays reconnaissait alors son autorité, même la Sierra Gorda dont la soumission inespérée fut négociée par le général Olvera, l'ancien ami et compagnon d'armes de Mejia.

La plupart des soldats d'origine française et autrichienne purent rentrer en Europe. Les résidents français furent

1867.
—

placés sous la protection des agents diplomatiques des Etats-Unis. M. Dano, ministre de France, quitta Mexico le 8 août, emmenant avec lui un convoi de deux cents Français, hommes, femmes et enfants, qui demandaient à être rapatriés.

Les pouvoirs présidentiels de Juarez furent confirmés par un vote général. Le pays sanctionnait ainsi, indirectement, les condamnations à mort prononcées à Queretaro.

L'empereur Maximilien ne fut pas victime d'une première explosion de vengeance du parti libéral. Sa mort, froidement résolue, était une menace terrible jetée par Juarez et les hommes de son parti à ceux qui, dans l'avenir, seraient tentés de relever un trône au Mexique.

APPENDICE